

Demain matin, Montréal m'attend

Marc Vachon

Numéro 107, automne 2005

Écrire la ville

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14274ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vachon, M. (2005). Demain matin, Montréal m'attend. *Moebius*, (107), 11–18.

MARC VACHON

Demain matin, Montréal m'attend

À la fin de la première journée d'une excursion à Montréal avec une vingtaine d'étudiants de Winnipeg, une étudiante exprime le fait qu'elle a apprécié la ville et qu'elle commence même à aimer les édifices. Je lui demande ce qu'elle veut dire par là. Elle me répond qu'elle déteste les édifices et se demande pourquoi je parle avec tant d'enthousiasme, par exemple, de la Place Ville-Marie. Je suis estomaqué par cette remarque, d'autant plus que j'adore l'architecture. J'essaie donc immédiatement de lui expliquer l'importance de cet édifice au cours des années 60 afin d'illustrer l'esprit et la richesse du lieu en fonction de son architecture. Au cours de la discussion, je ne cesse de penser au livre de l'architecte Rybczynski, anciennement de l'Université McGill, intitulé *City Life*. Il a écrit ce bouquin pour répondre à une question de sa partenaire au cours d'un voyage à Paris : comment se fait-il que les villes nord-américaines ne soient pas aussi belles que les villes européennes avec leurs carrés, les grands parcs et les boulevards ? Tout comme Rybczynski, je suis frappé par la difficulté de donner une réponse satisfaisante et réalise que l'enjeu principal de ces questions ne se rapporte pas à l'esthétique ou à l'architecture. Au cœur de ce questionnement se situe la notion du sens des lieux qui détermine le rapport entre l'individu et la ville. Ce court essai porte donc sur ma perception du sens des lieux.

L'étude du sens des lieux, issue du courant humaniste en géographie, consiste en l'exploration de l'expérience affective des lieux. À ce titre, l'on reconnaît trois qualités à l'espace, et donc à la ville. D'abord, la ville nous est « donnée », c'est-à-dire que l'on naît dans un espace physique

préétabli par les générations passées. La deuxième qualité est celle de la production de l'espace résultant des actions variées de la société humaine sur le caractère physique (forme et habitat) et le caractère social (homogénéité, hétérogénéité). Finalement, et en ce qui nous concerne, la ville est « perçue » et fait partie de notre expérience affective. L'individu a en effet un sens d'appartenance et d'appropriation à la ville et contribue à donner différentes significations ou sens au milieu urbain. Le problème est qu'il n'existe pratiquement aucune méthode pour mesurer l'expérience affective de la ville, c'est-à-dire le sens des lieux. La raison est simple : cette expérience varie d'un individu à l'autre et son caractère subjectif ne conduit pas nécessairement à des généralisations. Malgré ces difficultés, la question du sens des lieux demeure essentielle afin de comprendre l'expérience urbaine de l'individu.

Expérience subjective, même pour un géographe, le sens des lieux demeure au cœur de mes explorations de la ville. Il importe d'abord d'indiquer que je suis montréalais, l'ai toujours été et le serai toujours. En d'autres mots, une partie de mon identité est intimement liée à Montréal. Paradoxalement, j'ai vécu la plupart du temps à l'extérieur de la Métropole. Ainsi, j'ai habité à Ottawa pendant quinze ans et, après un séjour de six ans à Montréal, je vis aujourd'hui à Winnipeg, la seule et unique grande ville de la province du Manitoba.

Cet exil volontaire m'a permis d'observer de loin les multiples transformations de Montréal au cours des vingt dernières années. J'ai donc assisté au boom économique des années 80 (Québec inc.), suivi par la dépression des années 90 et la période de prospérité en cours actuellement. Au cours de ces périodes, le Vieux-Port est devenu un espace public fort achalandé, et le canal Lachine et ses rives ont été revitalisés. Il y a eu la fusion des municipalités et leur défusion. Un processus et un débat qui ont mis en évidence la question d'appartenance et le sens des lieux des citoyens. Aujourd'hui, on assiste à l'embourgeoisement de plusieurs quartiers pauvres ; les conséquences de ce processus urbain ne favorisent pas les bas salariés qui sont

éventuellement déplacés au profit de la classe moyenne et supérieure.

Ces multiples changements de la Métropole ne sont pas sans me rappeler ce que disait Baudelaire à propos de Paris sous Haussmann : « La forme d'une ville change plus vite, hélas ! que le cœur d'un mortel. » Malgré ces incessants changements, dès que j'atterris à Montréal, je ressens immédiatement le sentiment que je suis arrivé chez moi. Ce sentiment d'appartenance est tellement évident que même ma famille et mes amis m'accueillent en disant : « Bienvenue chez toi. »

Il n'est donc pas nécessaire d'habiter une ville en permanence pour se l'approprier, en faire sa demeure et une partie intégrante de son identité. Qui n'a pas déjà été confronté à un paysage dont l'impact émotionnel éveille à un tel point un désir d'appropriation et d'appartenance que le cœur s'écrie : « Je suis d'ici ! » Le sens des lieux déborde le cadre purement physique de l'expérience urbaine et s'étend également dans le temps et l'espace. Si tel est le cas, la mémoire des lieux joue un rôle important dans le processus d'appartenance et d'identité entre l'individu et la ville. L'étude de la mémoire urbaine est vaste et complexe. Je limite donc mes commentaires à quelques aspects spécifiques liés à ma propre expérience urbaine.

Michel de Certeau (*L'invention du quotidien*) considère que la mémoire médiatise des transformations spatiales. En d'autres mots, la mémoire est mobilisée par ce qui arrive – une surprise, un objet ou un lieu – et éveille en nous un « souvenir » qui modifie le sens de l'occasion et du lieu. La mémoire est mobile et les détails ne sont jamais *ce* qu'ils sont. Les lieux évoquent la mémoire qui est, à son tour, fragmentée et discontinue. Des bribes d'expériences affectives passées sont surimposées à celles du présent et conditionnent les événements qui vont suivre. Ainsi, le retour de l'exilé dans la Métropole est constamment nourri par son expérience précédente qui conditionne et alimente l'expérience présente et son prochain séjour. Par exemple, lorsque je visite Montréal, je ne peux m'empêcher de remarquer le changement urbain. J'observe qu'un

Second Cup, semblable à celui d'Ottawa et de Winnipeg, a remplacé le restaurant libanais où j'ai mangé lors de ma dernière visite. Ah! le drame de l'homogénéisation de l'espace commercial. Est-ce que je dîne dans ce nouveau café ou explore un nouvel endroit ?

La mémoire urbaine incorpore non seulement l'expérience individuelle et l'espace physique, elle comprend également la musique, la littérature, le théâtre, l'architecture, etc. À cet effet, je désire évoquer la musique et la littérature parce qu'elles font partie intégrante de mon expérience du sens des lieux.

Durant mon séjour à Montréal, je demeurais dans l'une des résidences de l'Université McGill situées sur le flanc du mont Royal. Un matin, je tire les rideaux et, tout en contemplant la magnifique vue sur Montréal et le fleuve Saint-Laurent, je me surprends à siffler *Demain matin, Montréal m'attend*. Je ne peux exprimer le ridicule de cette situation et l'enthousiasme que je ressentais avant d'entreprendre une longue journée d'exploration de la Métropole dans les quartiers Parc-Extension, Saint-Henri et Hochelaga-Maisonneuve. À la fin de la journée, et de ridicule en ridicule, je fredonnais *Downtown* de Petula Clark sur la rue Sainte-Catherine.

Ainsi, plusieurs lieux montréalais évoquent en moi une « résonance » musicale. Par exemple, le quartier de la rue Saint-Denis, entre les rues Sainte-Catherine et Sherbrooke, a toujours été pour moi un quartier d'ambiance ludique et musicale. Au cours des années 70, je fréquentais le Théâtre Saint-Denis et un peu plus haut le bar La Grande Passe. Au début des années 80, le Festival de Jazz s'y déroulait. Lorsque je déambule dans ce quartier, j'entends Octobre chanter *La maudite machine* ou encore Offenbach entonner *L'hymne à l'amour*. Assis sur la terrasse du Saint-Sulpice, le caractère ludique de cette rue est aujourd'hui renouvelé chaque été avec les activités du Festival Juste pour rire. Un autre espace d'ambiance musicale est le mont Royal que j'associe aux grandes soirées de spectacle de la fête de la Saint-Jean-Baptiste. C'est sur la montagne, en 1975, que j'ai apprécié la voix de Ginette Reno

lorsqu'elle a interprété la chanson de Jean-Pierre Ferland *Un peu plus loin*.

Alors que siffler *Montréal matin...* peut paraître ridicule, cela ne change pas le fait que je ne connais aucune chanson ou musique qui célèbre Toronto, encore moins Ottawa ou Winnipeg. De la Bolduc à Gilles Vigneault, en passant par Louise Forestier et Beau Dommage, on a chanté, et continue de chanter, Montréal tout comme on chante Paris, Londres et New York.

Chanter une ville est une forme d'appropriation affective qui dépasse le cadre de l'expérience individuelle pour englober celle de la collectivité. Soudainement, je ne suis pas le seul à éprouver une relation affective avec la ville. Dans les bistros et autres places publiques, j'entends et partage collectivement une expérience du sens des lieux avec des étrangers : la célébration musicale (positive ou négative) de la Métropole. Ainsi, pour un Montréalais errant, nous sommes probablement plusieurs, Montréal n'est pas seulement une ville, c'est une mélodie, une chanson qui résonne en nous au cours de notre exil.

Cette forme collective d'appréciation des lieux se manifeste également par différentes échelles spatiales. Par exemple, je me souviens d'un slogan des années 70 affiché partout dans la ville et le métro : « On est six millions, il faut se parler [et chanter]. » Un tel slogan déplace l'échelle spatiale de l'expérience des lieux. Il ne s'agit pas juste de la ville (Montréal) mais d'un territoire (le Québec).

Notre sens des lieux est également nourri par la littérature. Mes études m'ont souvent porté à explorer Montréal, Ottawa et Winnipeg à partir de différents auteurs. Ces explorations ont été, et continuent d'être, des dérives qui retracent la mémoire urbaine, littéraire et imaginaire de la cité. Il m'arrive donc de déambuler, livre en main, au sein des lieux et des espaces décrits par un auteur. L'une de mes plus mémorables déambulations fut celle qui m'amena sur le boulevard Saint-Laurent, retraçant la dérive urbaine de Patrick Straram décrite dans *Blues clair, Tea for one / no more tea*.

Initialement écrit en 1960, sous le titre *Tea for one*, ce texte autobiographique relate le parcours de Straram sur le boulevard Saint-Laurent et le long des rues transversales et parallèles quand il se rendait chez son éditeur de la rue Molière. En 1980, la nouvelle est rééditée avec un ajout au texte et accompagnée de seize photos d'André Lamoureux illustrant les caractéristiques sociales, culturelles et physiques de la *Main*.

À la fin des années 90, je refais donc ce parcours de Straram initialement entrepris en 1960 puis réécrit et réédité en 1980, *Blues clair, Tea for one / no more tea* en main. La stratigraphie de la mémoire urbaine de cette excursion s'étend sur trois décennies. Certes, le quartier a changé depuis la dérive de Straram. La présence de commerces russes, polonais et bulgares entre la rue Sainte-Catherine et l'avenue des Pins a pour le moins diminué. Alors que certains commerces demeurent, la description et les photos de *Blues clair* réussissent à éveiller mes souvenirs de cette unité d'ambiance.

Je triche, c'est mon droit, et je ne retrace pas exactement le premier parcours de Straram. Je déambule dans les rues adjacentes et, de retour vers le boulevard Saint-Laurent, je découvre l'ancien hôtel de ville du Mile-End. Je prends le temps de lire la description de Straram qui rêvait de transformer ce bâtiment en une villa personnelle et un bar/bistro : recréer une Asociación Española (la Casa Espagnole) caractérisée par une architecture pittoresque.

Je poursuis ma dérive en effectuant, tout comme Straram lui-même, un circuit en zigzag composé de plusieurs détours parce que j'aime une ruelle, un graffiti ou une petite épicerie. J'ignore les escaliers des logements bordant la rue Saint-Dominique. Ce spectacle d'escaliers a fasciné Straram, alors que je l'associe au cliché publicitaire des affiches du bureau touristique de la Ville de Montréal. Une autre forme de commercialisation des lieux.

Bien que je déambule sur la *Main* au cours de l'été 1998, j'observe et constate les empreintes de l'espace social et culturel des années 60 et 70. Ainsi, la rue Sanguinet me remémore le Centre d'essai Conventum avec l'Atelier d'expression multidisciplinaire (les frères Gagné, Gilbert

Langevin, Armand Vaillancourt, etc.), les grèves étudiantes, les spectacles au Théâtre Outremont, etc. Je termine la dérive sur la terrasse d'un café en contemplant les photos de Lamoureux, et je ne peux m'empêcher de penser à Hugh MacLennan et à son roman *Les deux solitudes*. Car la *Main* de Straram est aussi celle de plusieurs poètes et auteurs anglophones.

J'ai également exploré les quartiers d'Ottawa à partir d'un auteur, Daniel Poliquin, et tout particulièrement de son roman *Visions de Jude*. Je me souviens qu'après avoir rencontré Poliquin, je déambule, roman en main, dans le quartier de la Côte-de-Sable afin d'identifier la maison de Madame Élizabeth (rue Blackburn) et l'appartement du professeur Pigeon dans « le vieil immeuble à fausses colonnes grecques de la rue Laurier ». Je parcours la rue Blackburn en lisant à haute voix, à la grande surprise des passants, le passage décrivant l'embourgeoisement de ce quartier. Au cours de ces déambulations urbaines, se côtoient les espaces réel et imaginaire de la ville. En d'autres mots, je partage l'expérience du sens des lieux de Poliquin et de son imaginaire, tout en nourrissant ma propre expérience affective des lieux. Il en est de même pour un quartier anglophone d'Ottawa, le Glebe, où j'effectue des dérives avec les romans de science-fiction *Moonheart* et *Yarrow*, de Charles de Lint. Le parcours commence par la description des différentes maisons de chambres du quartier et des nombreuses librairies en bordure de la rue Bank. Cette dérive anglophone est axée sur les espaces verts du quartier (Central Park) et le parc Lansdowne, haut lieu de sport, d'activités touristiques et de foire estivale. Je me suis même amusé à comparer, livres en main, la description du Glebe par Poliquin et par Charles de Lint. Il y a une certaine ironie à effectuer une dérive bilingue dans la capitale nationale du Canada.

À Winnipeg, tout comme à Ottawa, j'ai exploré la ville à travers les yeux d'un auteur d'un groupe minoritaire, soit Gabrielle Roy. J'ai donc opéré des dérives dans le quartier de Saint-Boniface en lisant différents passages des romans manitobains de Roy. Cette dernière s'avère d'autant plus intéressante qu'elle a également écrit sur le

quartier Saint-Henri de Montréal. Cette fois, je n'étais pas seul dans ma dérive : une vingtaine d'étudiants erraient aussi dans Saint-Henri en lisant des passages de *Bonheur d'occasion*.

Cette pratique urbaine, quelque peu inusitée, nécessite toutefois quelques commentaires critiques. À cet effet, ce type de déambulation n'a pas échappé à l'économie marchande. Ainsi, plusieurs pays européens offrent des excursions littéraires. À Winnipeg, on organise des tours de l'espace littéraire de Gabrielle Roy. Certains sites Internet offrent des parcours littéraires de Montréal et d'autres métropoles. À mon avis, bien que ces excursions littéraires puissent être éducatives, elles demeurent une forme de commercialisation de l'expérience des lieux et réduisent l'individu qui y participe à un simple spectateur. À l'opposé, la dérive littéraire individuelle est beaucoup plus enrichissante puisque l'individu est à la fois acteur et spectateur.

De retour à la question qui a inspiré ces quelques pages : pourquoi j'éprouve tant d'enthousiasme devant un édifice comme la Place Ville-Marie ? J'ai essayé de répondre en illustrant le fait que le sens des lieux dépasse le cadre de l'espace physique de la ville. Le sens des lieux incorpore également un processus d'appropriation et d'identité. Habiter une ville, c'est s'identifier émotionnellement, et même intellectuellement, à un espace urbain et à sa mémoire. Un processus « mémoriel et identitaire » qui est également nourri, entre autres, par la musique et la littérature. Pour un Montréalais errant, cette expérience des lieux est sans cesse renouvelée. En d'autres mots, l'identité et le sens de la ville acquièrent continuellement de nouvelles significations pour moi.

La ville, en tant qu'objet d'étude qui alimente mon travail de géographe urbain, est intimement liée à mon vécu urbain. Ma principale motivation à connaître et à explorer la cité est le désir d'habiter la ville tel qu'exprimé par Heidegger : « L'homme habite en poète. » Cette simple phrase résume l'esprit du sens des lieux de l'individu qui crée et bâtit la ville à sa mesure.